
ARNE DAHL
Le dernier couple qui sort
OPCOP
actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

MISTERIOSO, Seuil, 2008 ; Points n° 2216.
QUI SÈME LE SANG, Seuil, 2009.
JUSQU'AU SOMMET DE LA MONTAGNE, Seuil, 2011.
EUROPA BLUES, Seuil, 2012.

DANS LA SÉRIE OPCOP
MESSAGE PERSONNEL, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 168.
PRENONS LA PLACE DES MORTS, Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 227.
JEU DU LOUP, Actes Sud, 2019 ; Babel noir n° 260.

Titre original :
Sista paret ut
Éditeur original :
Albert Bonniers Förlag, Stockholm
© Arne Dahl, 2014
publié avec l'accord de Salomonsson Agency

Photographie de couverture : © Mark Fearon / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16168-2

ARNE DAHL

Le dernier couple qui sort

Opcop

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

GROUPE OPCOP, EUROPOL

Noyau central, La Haye, Pays-Bas

PAUL HJELM : Chef opérationnel suédois du groupe Opcop au sein d'Europol, jeune marié, ayant actuellement besoin d'une certaine assistance psychologique.
JUTTA BEYER : Officier de police criminelle venue de Berlin, cycliste assidue, dotée d'un sens aigu du détail, par exemple la vitesse de vol des mouches.
CORINE BOUHADDI : Policière issue des stups de Marseille, dont le nouveau coéquipier remet peut-être en question la vieille devise : "Seul, on est fort."
MAREK KOWALEWSKI : Policier de bureau polonais qui a tendance à se faire blesser durant les enquêtes d'Opcop, mais à qui un nouveau coéquipier donne un nouveau souffle.
MIRIAM HERSHEY : Policière britannique qui travaille à se détacher de son passé d'agent du MI5 et à retrouver le sens de la vie.
LAIMA BALODIS : Ancienne policière lituanienne infiltrée au sein de la mafia, lasse de servir d'homme de main à des chefs douteux.
ANGELOS SIFAKIS : Paisible chef adjoint du groupe, jeté à nouveau au cœur de l'action dans les anciennes colonies grecques du Sud de l'Italie.
FELIPE NAVARRO : Spécialiste madrilène de la délinquance économique qui a fait un long détour pour se débarrasser de sa cravate, actuellement en congé maladie dans sa ville natale.
ADRIAN MARINESCU : Spécialiste de la surveillance originaire de Bucarest, il devra se rendre sur l'île d'où vient la bière Pietra avec un nouveau et surprenant coéquipier.

ARTO SÖDERSTEDT : Officier de police criminelle suédo-finlandais que personne ne parvient vraiment à situer et qui parfois prétend lui-même être un archange.

Antenne locale, Stockholm, Suède

KERSTIN HOLM : Jeune mariée, cheffe de l'antenne locale du groupe Opcop à Stockholm, soudain initiée à des pratiques policières top secret.
SARA SVENHAGEN : Passe la moitié de son temps à Stockholm et l'autre à La Haye, mais basée pour l'heure à Stockholm en raison des activités de son mari.
JORGE CHAVEZ : Fixé en Europe, surtout au sud, et poussé dans ses derniers retranchements plus souvent qu'à son goût.

Sur les marges

SALVATORE ESPOSITO : Membre de l'antenne nationale d'Opcop à Rome, jeté au cœur de l'action avec Jorge Chavez et Angelos Sifakis.
NICHOLAS DURAND : Ancien criminel et drogué, dur à cuire malgré lui et petit ami de Miriam Hershey, soudain associé à Europol.
JON ANDERSON : Ancien membre du groupe A, à présent responsable de la participation de la police suédoise à une activité top secret.
RUTH : Une des plus éminentes psychiatres d'Europe, qui réalise soudain les conséquences que peut avoir une telle position.

I

PREMIER DUO DEHORS

PRÉDATEUR
I

Îles Tuamotu, deux mai

Il y avait une tache sur le soleil. C'est là que tout commença.

Le temps commença là. En cet instant.

Il n'existait plus depuis longtemps. Pas pour de bon. Là, le temps était aboli. Elle aurait peut-être pu compter les rides au coin de ses yeux, s'il y avait eu un miroir fixe. Mais la mer n'était jamais tout à fait immobile, et la seule chose interdite sur l'île était les miroirs.

Sauf qu'ils n'étaient pas vraiment interdits. Plutôt non souhaités. Et ce qui n'était pas souhaité partait. Voilà ce qu'elle pouvait faire pour lui. Voilà ce qu'elle lui devait.

C'était un lieu où il était facile de se porter sur les nerfs. Ça avait été le cas, souvent, mais plus maintenant. Plus depuis qu'ils étaient tout à fait seuls. Désormais, ils étaient vraiment tout l'un pour l'autre.

Depuis l'entrée en fonction de la station de dessalement, ils étaient en outre autosuffisants. Teiki venait de moins en moins souvent sur sa pirogue à balancier, et plus jamais avec des marchandises vitales. Au début, quand le chantier battait son plein partout sur l'île, Teiki avait livré des cellules photovoltaïques, des outils, des équipements de plongée, des seaux de crème solaire, du matériel de pêche – et de la viande.

Comme la viande lui avait manqué. Ils avaient assez rapidement installé le petit élevage de volailles, mais le bœuf, le porc, le veau restaient des denrées rares, puisque quatre-vingt-quinze pour cent de l'alimentation consistaient en poisson.

La viande était en gros la seule chose que Teiki continuait à leur livrer. Viande et vin. En surabondance. Une surabondance de pays industrialisé.

Il venait désormais à peu près une semaine sur deux, peut-être plus rarement, elle ne savait pas bien, puisque le temps n'existait plus. La viande se conservait deux semaines dans le petit réfrigérateur : elle n'avait de cesse de s'étonner que la chaleur se transforme en froid. Car c'était bien comme ça que les cellules photovoltaïques faisaient marcher le freezer ?

Les panneaux solaires étaient bien cachés par une sorte de filet de camouflage tendu entre les cocotiers et le potager. Il ne poussait pas grand-chose dans cette terre aride et sablonneuse, mais ce qui parvenait à y prendre racine poussait d'autant plus, et toute l'année. Il y avait des bananes, des oranges, des ignames, du taro, des fruits à pain, et elle avait même réussi à acclimater un pied de tomates. Des tomates italiennes datterino. Elle les soignait avec la plus grande attention. C'était l'enfant qu'elle n'aurait jamais. *Pomodoro*.

Sinon, au menu, il y avait du poisson. Poisson, poisson, poisson. Des poissons dont elle ne connaissait le nom dans aucune des langues qu'elle pratiquait. Des poissons de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Des poissons qui semblaient pêchés dans des cauchemars.

En regardant le bateau de pêche – primitif, mais si robuste et si fonctionnel malgré son air bricolé –, elle se dit que c'était *jour de viande* aujourd'hui. Il fallait que ce soit une soirée viande. Il devait bien en rester assez au freezer ?

À quand remontait la dernière visite de Teiki ? Il n'y avait plus de vin depuis longtemps, la seule boisson qui restait pour s'enivrer était ce dégoûtant vin de palme qu'il s'obstinait à tirer des cocotiers. Non, elle avait besoin d'un peu de vrai vin. Européen. De préférence italien. *Barolo*. Et de viande. Du veau. *Vitello*.

Teiki, où es-tu ?

Le vin était livré par cartons, la viande sous emballage plastique, et puis il y avait aussi les seaux. Les seaux d'appâts. Une fois, elle l'avait vu ouvrir un de ces seaux. La sempiternelle pêche nécessitait bien sûr une surabondance d'appâts, des

asticots en masse, mais fallait-il forcément qu'ils nagent dans le sang ? Ça grouillait toujours dans ces seaux blancs, un grouillement sombre : ça rappelait des intestins noyés dans le sang.

Ça avait l'air fait pour attraper de grands prédateurs plutôt que des poissons. Mais visiblement ça marchait, car chaque fois qu'il partait à bord du bateau de pêche primitif, il revenait avec du poisson. Beaucoup trop de poisson. Il avait prétendu avec assurance savoir distinguer les espèces comestibles des immangeables, les consommables des toxiques, mais quand elle levait les filets sur la plage, elle pensait toujours poisson-globe, elle pensait *fugu*, elle pensait neurotoxine mille fois plus puissante que le cyanure, elle pensait tétrodotoxine.

Mais il n'y avait que des poissons savoureux et quand parfois il revenait même avec un ou deux thons, elle ne pouvait que constater que ces désagréables appâts remplissaient vraiment leur fonction. Mais elle ne comprenait pas comment il faisait pour éviter les requins.

C'était une mer à requins. Chaque matin, il partait sur un bateau branlant creusé dans un tronc de palmier instable pour jeter en mer un seau plein de sang et d'intestins, et jamais les requins ne l'attaquaient. Ce qui autrefois était un mystère était devenu une routine quotidienne. Un quotidien immobile. Un quotidien hors du temps.

Une vie hors du temps.

Jusqu'à aujourd'hui.

Elle était assise au bord de l'eau dans la chaise longue en bois de flottage, les orteils clapotant dans l'eau. En bikini, bien huilée, elle regardait le disque terne du soleil. Pas un seul nuage dans le ciel. C'était le paradis. Mais il y avait une tache sur le soleil.

Ce fut ainsi que tout commença.

Elle observa cette curieuse tache, pensant à une éclipse. N'y avait-il pas différentes sortes d'éclipses ? Dont des petites ?

Une tache solaire ?

Il apparut derrière elle. Cela faisait longtemps qu'elle ne lui avait pas entendu ce ton de voix maîtrisé mais clair, aussi réagit-elle immédiatement quand il dit :

— *Prédateur*. Maintenant.

Elle jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. Pendant la seconde qu'il lui fallut pour assimiler le mot codé, elle le vit lever calmement les yeux vers le soleil. Au moment précis où il confirma d'un hochement de tête, un sourire au coin des lèvres, elle se jeta dans la mer turquoise.

Prédateur, songea-t-elle tandis qu'elle nageait vers les eaux plus profondes. Elle ne savait toujours pas ce que cela voulait dire.

Le récif corallien s'étendait devant elle, un univers bleu-vert d'étranges structures en forme de doigts, parfois traversées par des bancs de poissons multicolores dont les mouvements saccadés suivaient des lois physiques qui leur étaient propres.

Elle se repérait bien dans le récif. Du moins le croyait-elle. Au milieu du va-et-vient des bancs de poissons bigarrés, elle chercha le long des formations calcaires. Ça aurait dû être là. La grotte aurait vraiment dû être là. Elle commençait à manquer d'air.

Non, ce n'était pas là. À mieux y réfléchir, ça devait être plus profond. Elle regarda autour d'elle. Savait que l'oxygène durerait plus longtemps qu'elle n'en avait l'impression, c'était surtout une question d'attitude. Elle se maîtrisa. Se força à rester calme. Chassa un banc de joyeux poissons bleu et jaune et s'enfonça plus profond.

Elle finit par reconnaître une structure corallienne en forme de voûte. Ça devait être quelques mètres sur la gauche. Elle glissa le long du grand corail et aperçut en effet l'ouverture sombre de la grotte, un peu plus loin. C'était exactement le genre de cavité qu'elle aurait fui comme la peste pendant une plongée ordinaire. Mais ce n'était pas une plongée ordinaire.

Elle se glissa dans l'ouverture de la grotte, presque à bout de souffle. Une faible lueur tombait sur les deux bouteilles de plongée attachées au corail par un cercle métallique. Les deux masques flottaient mollement au bout de leurs tubes, comme des anémones de mer couvertes de suie.

Elle passa vivement un masque, en souleva la partie inférieure en regardant vers le plafond de la grotte et souffla par le nez. Vidange du masque, songea-t-elle. Puis elle le pressa à nouveau contre son visage, tourna le robinet d'air et en inspira une première bouffée.

C'était divin de sentir la vie littéralement affluer en elle. Elle saisit la lampe torche fixée par de puissants aimants au dos des bouteilles, la détacha et éclaira la grotte. Lentement, elle parvint à réguler sa respiration.

Prédateur, songea-t-elle. Un code pour départ en urgence. Rien d'autre. Qu'avait-il vu ?

Survinrent alors les explosions, sans crier gare. Tout le récif trembla. Deux fois, coup sur coup. L'eau turquoise, si claire, ne fut soudain plus claire ni turquoise. Les sédiments des coraux troublaient l'eau au point qu'elle voyait à peine l'ouverture de la grotte, à quelques mètres de là. Des petits poissons saisis de claustrophobie s'agitaient autour d'elle.

Elle resta là. S'efforça de garder un calme glacial. Attendit que le faisceau de sa torche porte à plus de cinquante centimètres. Les sédiments retombèrent lentement vers le fond, la clarté turquoise revint. Elle voyait à nouveau l'ouverture de la grotte. Plus aucun poisson, ils avaient trouvé la sortie. Et elle distinguait à nouveau le manomètre de la bouteille : il y avait assez d'air pour au moins deux heures.

Elle attendit encore un peu. Elle détacha alors sa bouteille et l'arrima à son corps. Elle libéra l'autre bouteille, avec le masque qui flottait à côté, et la saisit fermement.

Prédateur, songea-t-elle, et une vague glacée la fouetta. Une vague glacée d'inquiétude.

Puis elle se mit en route.

*

Prédateur, songea-t-il en levant les yeux vers le disque du soleil. Un code pour départ en urgence. Mais pas seulement.

Il se tourna vers le bord de l'eau. Tout ce qui restait d'elle était quelques bulles d'air. Ça devrait aller.

De ce côté, ça devrait aller.

Mais il y avait aussi ici, bien sûr.

Il leva à nouveau les yeux. La tache sur le soleil avait grossi. Il se mit à l'affût. Prêt. Tous les sens en éveil. Mais pas seulement. Il comptait, aussi. Comptait les secondes.

Oui, c'était sûrement ça. Le prédateur. MQ-1 Predator.

Il devait s'agir du modèle ancien. Le bon vieux *prédateur*. Pas la faucheuse, pas le MQ-9 Reaper. Là, ils seraient déjà morts.

À la seconde même où la tache sortit du soleil, il fut clair que c'était bien le MQ-1. Alors il restait une petite chance. C'était le vieux modèle de drone. Le *remote pilote aircraft*, RPA. Armé du feu de l'enfer. Deux missiles AGM-114 Hellfire.

Il attendit. La tache n'était plus une tache, elle prenait forme. Forme d'avion. Il attendit jusqu'à être sûr que le pilote l'avait vu, de l'autre côté de la planète. L'avion sans pilote tressaillit dans les airs. Comme s'il fixait son regard sur lui.

Alors il s'élança.

Il était pieds nus sur la plage, mais courait si vite que les grains de sable chauffés à blanc n'avaient pas le temps de le brûler. Il fila entre les deux bungalows abandonnés, monta vers le poulailler. Il était à découvert. Visible. Il jeta un œil par-dessus son épaule. Le drone était nettement plus gros. N'avait-il pas grossi un peu trop vite ?

Il dépassa le poulailler et la station de dessalement, approcha des palmiers et du potager, des capteurs solaires. Mais il obliqua alors vers l'intérieur de l'île et se précipita vers les broussailles. Par-dessus son épaule, il vit le drone changer de trajectoire. Il était très près, à présent.

Il parvint aux broussailles. On y apercevait deux silhouettes, accroupies derrière deux grands pandanus. Au moment même où il plongeait à couvert et saisissait un bout de corde qui dépassait du sable, il se retourna vers la voûte céleste, couché sur le dos. Le prédateur était extrêmement près, à présent. L'avion ajusta son cap. Les missiles étaient toujours le long de son fuselage.

Deux secondes, pensa-t-il. Le signal électronique est retardé de deux secondes entre la base et le drone.

Il tira alors sur la corde, ouvrit une lourde trappe dans le sable et y roula. La trappe se referma au-dessus de sa tête et il eut tout juste le temps de presser ses paumes sur ses oreilles. Immédiatement, deux explosions assourdissantes le projetèrent en avant dans la cavité souterraine. Un peu de sable faiblement éclairé par le soleil s'infiltra comme une pluie lumineuse aux bords de la trappe blindée, rien de plus.

Il rampa dans le noir jusqu'au tableau de commande, saisit le joystick et saisit au vol l'image du drone, au moment où il virait de bord quelques centaines de mètres au-dessus de l'île. Il verrouilla le traqueur sur l'appareil, en ignorant les gouttes de sang qui éclaboussaient la touche S du clavier. Le prédateur se rapprocha à nouveau. Il entendit le drone au-dessus de sa tête et le vit faire un passage à basse altitude, juste devant la caméra placée au sommet du plus haut cocotier. En revenant vers lui, le drone volait nettement plus lentement, comme aux aguets. Il fit plusieurs cercles au-dessus de l'île.

Puis le prédateur disparut. Visiblement satisfait.

À la fin, le drone n'était plus qu'une tache sur le soleil.

Il avait semé le feu de l'enfer derrière lui.

Il rembobina le film. La caméra statique était dirigée sur les broussailles. Rien n'y bougeait. Accroupis derrière deux grands pandanus, on apercevait ce qui ressemblait à deux silhouettes. Il changea de caméra. Passa à celle au-dessus du poulailler. Elle filmait les mêmes broussailles, mais de derrière. De là, on voyait clairement que les deux silhouettes étaient des mannequins.

Des poupées accroupies, grandeur nature.

À la seconde même où il arrivait en courant de derrière le potager, le drone apparaissait lui aussi dans le coin supérieur gauche de l'image. En se voyant couché là derrière les buissons, en train d'attendre *deux secondes* tandis que le prédateur grossissait, deux choses le frappèrent. D'abord que les poupées étaient vraiment très convaincantes. Et ensuite que tout était encore là. Tout en lui. Avoir la présence d'esprit d'attendre ces deux secondes pour s'assurer de l'orientation du missile suggérait que ses capacités étaient demeurées intactes – alors qu'au fond il aurait souhaité en être débarrassé. C'était un paradoxe. Pour survivre, il avait besoin que cette présence d'esprit demeure intacte. Mais pour vraiment *survivre*, il avait besoin qu'elle disparaisse.

Au moment où, à l'écran, il saisissait le bout de corde, il mit le film sur pause. Il ouvrit un autre fichier. En avance rapide, il fit défiler la date en bas de la fenêtre d'avant-hier à hier. Tôt hier matin. Non qu'il ait vraiment oublié s'il avait bien effectué le remplissage, mais il fallait quand même contrôler. Le soleil

venait de se lever à l'horizon quand il apparaissait à l'image, derrière le potager. Un seau blanc à la main. Il contournait les broussailles jusqu'aux pandanus. Il saisissait la tête de la poupée accroupie de gauche et la dévissait. Il ouvrait alors le couvercle du seau et versait un liquide rouge poisseux dans le cou ouvert de la poupée. Il revissait la tête, rajustait les cheveux longs de la perruque puis répétait l'opération avec l'autre poupée, celle à la perruque courte.

Il n'aimait pas lui mentir mais personne n'aurait gagné à ce qu'elle s'inquiète. Elle croyait que la sculpture était son hobby et que les seaux contenaient des appâts pour la pêche.

Il revint au film le plus récent. Il était toujours en pause à l'instant où il saisissait la corde dans le sable. Il le remit en route. Il soulevait la trappe blindée et se jetait dans l'abri. Deux missiles étaient alors clairement tirés vers l'endroit *presque exact* où il se trouvait deux secondes plus tôt. Hellfire.

Les deux missiles touchaient les deux poupées. Dans le mille toutes les deux. Le drone filait devant la caméra et disparaissait.

Il revint en arrière et repassa la séquence au ralenti. Il pouvait à présent suivre la trajectoire des deux Hellfire droit vers la cage thoracique des poupées. Elles étaient déchiquetées. Deux nuages rouges jaillissaient des buissons de pandanus dans un silence pesant et formaient deux taches rouges en forme d'œuf sur le sable de corail blanc. Il y avait des bouts de viscères bien visibles dans ce rouge.

Le prédateur décrivait un cercle dans le ciel et refaisait un passage. Inspectait la zone. La trouvait satisfaisante : l'image parfaite de deux individus touchés par les missiles. Retournait à la base, mission accomplie.

Il ferma les yeux et fit rapidement le point. Leur seule façon de l'atteindre, furtivement, était avec un drone – en arrivant justement de là. Il s'était préparé à cette éventualité, minutieusement. Qu'ils aient utilisé un MQ-1 Predator plutôt que sa version plus moderne MQ-9 Reaper suggérait que leurs ressources étaient malgré tout limitées. Il ne pouvait donc pas s'agir de l'armée, et il était par conséquent possible qu'ils ne disposent *pas* d'une surveillance satellite de l'île. Et il leur faudrait un peu de temps pour analyser en détail les images du drone.

Pour l'heure, le film devait le montrer courant se cacher vers le buisson où elle était déjà vainement accroupie derrière un pandanus. Puis tous deux anéantis.

Mais ça ne durerait vraisemblablement pas éternellement. Plus vite ils s'en iraient, mieux cela vaudrait.

Il regarda l'intérieur de l'abri. Tout ce que Teiki avait livré en cachette, de nuit. Les armes. Les ordinateurs. Les systèmes d'alarme. Rien de tout ça ne servirait. Rien ne révélerait rien. En tout cas pas dans l'état où on le retrouverait.

Tout ce dont il avait besoin était ailleurs. Dans le nuage. Dans le cyberespace. Il ne prit que deux paires de palmes, une grande et une petite, et une couverture métallisée. Il se pencha sur le clavier et vit la tache de sang couler de la touche S vers ses voisines W et X. Il se tâta les oreilles. Elles saignaient toutes les deux. Il ne savait pas bien à quel point il entendait encore. Ni si ce sang risquait d'attirer les requins. Il déchira un chiffon et se fourra des bouts de tissus dans les deux oreilles, puis se pencha à nouveau sur le clavier. Il fit s'afficher une horloge digitale, la régla sur 10:00 et lança le compte à rebours. 09:59 à présent.

Il se drapa alors entièrement dans la couverture métallisée, ouvrit d'un coup la trappe blindée, la referma derrière lui et se faufila vers le rivage de l'autre côté, dans la crique. Il pataugea les premiers mètres dans le sang à demi séché et brûlé. Puis il atteignit l'eau. Il enfila une des paires de palmes, et la couverture métallique l'accompagna à la mer. Quand il plongea, elle flotta une minute à la surface avant de couler et de disparaître.

Il nagea vers le grand récif de corail rouge. En voyant qu'elle l'y attendait, il sentit qu'il souriait. Il lui tendit les palmes plus petites, réceptionna la bouteille de plongée, l'arrima, procéda à la vidange de son masque avant de laisser l'air affluer dans ses poumons en feu. Ils se regardèrent à travers leurs deux masques. Il lui fit un signe de tête en indiquant la direction, loin de l'île.

Ils nagèrent, nagèrent. Vite. Jusqu'à ce qu'il regarde sa montre et l'arrête. Il lui fit signe vers le haut. Ils remontèrent à la surface.

Ils restèrent là à flotter, le regard tourné vers l'île. Leur île.

Alors, elle s'embrasa. Les bungalows, le poulailler, le potager, la station de dessalement, les cocotiers.

Ses *pomodori*.

Tout brûlait d'une flamme étrangement claire. Sans bruit.

Elle le regarda et dit :

— Qui ?

Il hocha la tête.

— Sais pas. Inconnu.

— On peut l'appeler X, dit-elle.

Avec un sourire dur il la regarda replonger.

X, songea-t-il.

Juste ça.

X.

Puis il plongea derrière elle.

Le premier duo était sorti du jeu.

GUSTAF HORN

Stockholm, vingt juillet

On pourrait croire que les extrémités des deux plus grandes îles de Stockholm, Södermalm et Kungsholmen, ont historiquement un lien linguistique, d'autant plus que la partie la plus occidentale de Södermalm s'appelle Horn. Le nom se réfère au cap ouest de Södermalm, qui tout simplement ressemble à une corne. Quand une barrière d'octroi y a été établie au milieu du XVII^e^ siècle, elle a tout naturellement reçu le nom Hornstull. N'était-ce pas de la même façon une corne qui était à l'origine du lieu-dit Hornsberg, sur l'île de Kungsholmen ?

En fait, non. Plutôt un certain Horn, plus exactement Gustaf Horn, un des plus éminents chefs de guerre de l'armée suédoise pendant la guerre de Trente Ans. Au moment même où naissait Hornstull était apparu Hornsberg, mais sous la forme d'un château, ou plutôt d'un hôtel particulier, la variante urbaine du manoir au XVII^e^ siècle.

C'était sous l'Empire suédois, quand le petit pays s'était mis en tête de s'affirmer comme grande puissance internationale, et Gustaf Horn n'avait pas seulement été le héros de la bataille de Breitenfeld, qui avait fait basculer la guerre de Trente Ans au profit des protestants, mais avait également été présent au siège de Lützen, quand le roi Gustaf II Adolf avait été abattu dans le brouillard. Après la mort du roi, Horn était devenu commandant en chef, mais à la bataille de Nördlingen, quelques années plus tard, il avait été fait prisonnier et détenu huit ans en Europe. À son retour en Suède, le pays était gouverné

d'une main de fer par son beau-père Axel Oxenstierna mais, tandis que Gustaf Horn entreprenait la guerre contre le Danemark – surnommée "guerre de Horn" –, l'héritier du trône avait atteint sa majorité. Cet héritier, chose très inhabituelle, était une femme, la reine Christine, désireuse de marquer son accession au pouvoir par la distribution de terres de la couronne à ses favoris. Gustaf Horn avait reçu une copieuse parcelle tout à l'ouest de Kungsholmen. Il y avait fait construire un élégant hôtel particulier sur le modèle de Riddarhuset, entouré d'un jardin sans pareil. Le domaine avait été baptisé Hornsberg, d'après son propriétaire.

Le problème était que Horn possédait par ailleurs énormément de propriétés, et qu'il était mort assez vite après l'achèvement du domaine de Hornsberg. La bâtisse était alors tombée en ruine, le parc loué. Linné y avait étudié la botanique, Bellman y avait écrit plusieurs poèmes sur Hornsberg, mais le domaine n'avait plus jamais été le même. Une manufacture textile transformée par la suite en raffinerie de sucre lui avait été adossée, avant que tout soit rasé à la fin du XIX^e^ siècle, non pas, sans doute, afin de faire entrer lumière et air, mais pour dégager du terrain en vue de la construction de la Grande Brasserie. La bière était devenue la boisson de loin la plus consommée au sein de la population : on en brassait des quantités impressionnantes. Ce processus produisait des sous-produits comme la vitamine D et des enzymes. Ce fut le début de la transformation de Hornberg en pôle biotechnologique.

La biotechnologie était à peu près tout ce qui subsistait de cette zone industrielle assez décrépite, après sa réhabilitation commencée voilà une dizaine d'années. Désormais, Hornberg était un quartier bien policé pour la jeune classe moyenne urbaine. Et en son centre, on trouvait plusieurs entreprises de biotechnologie.

L'une d'elles était Bionovia AB. Là, dans des locaux presque entièrement désertés pour l'été, avec vue directe sur le lac d'Ulvsunda, un jeune homme était seul dans une salle informatique vide. Lui et vingt ordinateurs. Ce jeune homme, qui par ailleurs passait plutôt inaperçu, s'appelait Gustaf Horn.

À défaut de travail, il se documentait sur internet au sujet de son homonyme du XVII^e^ siècle. À sa connaissance, il n'avait

aucun lien de parenté avec le chef de guerre. Quand il avait postulé pour ce job d'été, il était persuadé que les plaisanteries allaient pleuvoir. Chose étrange, personne n'avait réagi. Aucun de ses collègues provisoires ne savait quoi que ce soit au sujet de Gustaf Horn ou de l'Empire suédois. Et c'était aussi bien : ça lui épargnait leurs vannes.

Sauf que là, il aurait bien aimé échanger des vannes avec n'importe qui, même son chef de service qui n'avait pas voulu lui parler d'autre chose que de son prochain séjour de golf à Ibiza. Gustaf Horn ne savait même pas qu'il y avait un terrain de golf à Ibiza. Pour lui, Ibiza n'était rien d'autre que l'île avec de loin le plus fort taux de MST par habitant. Mais golf et MST n'étaient peut-être pas incompatibles.

Les MST n'étaient pas au cœur de ses préoccupations pour le moment. Il avait vingt-deux ans, en vacances d'été après une première année en cursus ingénieur systèmes à l'université, et était assez solitaire. Ce job d'été au département informatique de Bionovia apparaissait comme un poste de rêve, et d'une certaine manière ça l'était : ce serait du meilleur effet sur son CV. Mais c'était d'un *ennui* prodigieux. Il était absolument seul et n'avait rien d'autre à faire que de "surveiller les flux de données". Les instructions sur la façon de procéder avaient été tout sauf précises. En gros, c'était à lui de se débrouiller.

Bionovia était une entreprise assez récente du secteur des biotechnologies, qui avait connu une croissance record, passant d'un petit bureau dans un incubateur de Kungsholmen à son siège actuel à Hornsberg, flambant neuf, au bord de l'eau. Spécialistes des interactions entre molécules et systèmes intracellulaires dans la recherche sur les molécules et les protéines, ils fabriquaient entre autres des protéines thérapeutiques à base de plasma. Voilà ce que savait Gustaf Horn, mais chaque fois qu'il y songeait, il avait l'impression de réciter une leçon : au fond, il ne savait pas ce que cela voulait dire. Il était informaticien, geek et fier de l'être.

C'était le plein été à Stockholm. Il essaya de détacher les yeux des eaux du Mälar et des péniches qui se balançaient en face, le long de Pampas Marina, mais il commençait à présent à trouver sacrément ennuyeuses ses lectures sur le passé de

Gustaf Horn et les poèmes de Bellman. Il avait essayé de lire le journal de la fille de Horn – connu comme le plus important recueil de Mémoires en Suède au XVII^e^ siècle, avec son titre magnifique : *Pourtraict de mes misérables et très-horrifiques tribulations, ainsi que de tous grands accidents, peines de cœur et contrariétés qui m'ont affligée en cette vallée de larmes depuis ma prime enfance, et de comment Dieu toujours m'a aidée à traverser avec patience toutes mes contrariétés* – mais il avait fini par aussi se lasser de lire Agneta Horn sur internet. Et il ne pouvait pas jouer en ligne, il se ferait repérer.

Il regarda son écran. Montant et descendant sa souris le long des lignes de codes. Les flux de données de la semaine écoulée étaient déjà traités, et il ne s'était vraiment pas passé grand-chose de neuf. C'était la fin juillet, et le taux d'activité du secteur de la biotechnologie était au plus bas. Faute de mieux, il entreprit de remonter le flux de données des six derniers mois. C'était d'un ennui assommant. Il aurait volontiers échangé ça contre une MST tous les jours de la semaine. À condition, bien sûr, de pouvoir s'en débarrasser en un tournemain.

Dans l'ensemble, ça se présentait sous la forme d'une liste de postes. Chaque poste indiquait la cyberactivité entre Bionovia et le monde extérieur. Des séries de lettres et de chiffres révélaient à quel niveau de confidentialité l'ordinateur connecté était entré, ce qui permettait de contrôler – en temps réel et *a posteriori* – avec la liste des codes certifiés et autorisés. Plus grande la confidentialité, plus courte et plus rapidement contrôlée la liste. Pour accéder dans le saint des saints – ce qu'on appelait le *niveau huit*, où les plus grands secrets de l'entreprise étaient cachés –, il fallait pouvoir produire une requête complètement documentée. Dès le niveau cinq, les alarmes se déclenchaient au moindre *mismatch* : il s'agissait le plus souvent de formes simples de chevaux de Troie ou de vers malveillants, mais même aux niveaux six et sept, il y avait eu quelques intrusions de bombes logiques ainsi que quelques tentatives isolées d'installer un *keylogger*. D'après le chef du département informatique – le golfeur d'Ibiza dont il devait faire un effort pour se rappeler le nom –, l'attaque la plus grave avait été un *spyware* d'un nouveau type qui était allé fouiner au niveau

huit six mois auparavant. Mais toutes les alarmes du bâtiment s'étaient alors déclenchées, et l'intrus avait été identifié : un hacker russe de quatorze ans, qui croupissait désormais dans la prison pour mineurs de Sterlitamak en Bachkirie.

Gustaf Horn se concentrait à présent sur le niveau huit. La liste avait déjà été contrôlée sous toutes les coutures et classée sans suite. Il n'y avait absolument aucun signe que quelqu'un d'autre que les visiteurs autorisés ait pénétré au niveau huit. Il suivit des yeux les chiffres et les lettres déjà scrutés, passant le moindre signe en revue et, soudain, ce fut comme un déclic.

Gustaf Horn, aussi loin qu'il s'en souvienne, avait consacré toute sa vie aux ordinateurs. Il faisait partie de ces jeunes personnes – des hommes dans leur écrasante majorité – qui étaient très rarement sorties en plein air au cours de leur enfance. Au lieu d'apprendre à maîtriser les codes sociaux, il était devenu expert en codes informatiques. Son approche de ces codes était au moins aussi subtile que la capacité qu'avaient d'autres personnes à gérer les interactions sociales. À la fin, tout était bien sûr logique – une pure logique numérique, des 0 et des 1, alternativement –, mais la découverte de *schémas* restait pourtant encore un mystère pour lui.

En effet, ce qu'il avait sous les yeux était un *schéma*. La seule raison qui le faisait hésiter était de savoir combien il serait difficile de formuler la chose. Il aurait voulu ne pas appeler, il avait une liste complète d'arguments contre ce coup de téléphone. Mais à présent, il était bien obligé. Ce schéma l'emportait sur sa phobie sociale.

Gustaf Horn ouvrit la fenêtre Skype de son ordinateur et inspira à fond. Puis appela.

Quand des mouvements diffus remplacèrent l'image fixe stylisée du fond d'écran, il lui fallut un temps étonnamment long pour voir ce que son chef tenait à la main. Un club de golf.

Le soleil brillait sur la pelouse vert clair tondue court. Son chef ôta ses lunettes noires et fixa avec étonnement la caméra de son portable.

— Horn ? dit-il avec un scepticisme si flagrant qu'il aurait en temps normal envoyé Gustaf Horn au tapis.

Anéanti. Mais la situation n'avait rien de normal. Rien de normal du tout. Gustaf Horn dit, avec une étonnante facilité :

— Monsieur Jägerskiöld, pouvons-nous parler en privé ?

Le visage sérieusement brûlé par le soleil cligna plusieurs fois des yeux, quelques phrases anglaises furent échangées hors champ, sur quoi l'image se mit à tressauter violemment. Elle finit par arriver dans un endroit ombragé, probablement sous un palmier.

— Horn, j'espère pour toi que c'est important, siffla l'homme au cuir tanné qui se faisait appeler Jägerskiöld.

— Je suis absolument certain que Bionovia a fait l'objet d'au moins trois intrusions au cours des six derniers mois, dit Gustaf Horn.

Clairement, Jägerskiöld s'était assis : la perspective avait baissé de cinquante centimètres.

— Niveau ? demanda-t-il d'un ton qui n'était pas interrogatif.

— Je n'aurais pas appelé si ce n'était pas le niveau huit.

— Et quand tu dis "absolument certain", tu veux dire… ?

— Absolument.

Jägerskiöld détourna le téléphone de sa personne, si bien que, cinq secondes durant, Horn put voir les racines du palmier qui se lovaient les unes sur les autres. Puis le chef du département revint à l'image :

— Ces six derniers mois ? Pardon si je suis un peu sceptique. Comment ces intrusions auraient-elles pu échapper à tous les systèmes de sécurité ?

— C'est un camouflage très malin, dit Gustaf Horn. L'intrus prend l'identité de visiteurs précédents. Ce n'est qu'en remontant de plusieurs pas en amont de la demande qu'apparaissent des incohérences. Et elles forment un schéma.

— Mais pas trace d'un mouchard qui aurait été laissé ?

— Non, ça, le programme le repère. Il semble s'agir d'intrusions isolées : on entre dans le niveau secret, on télécharge, et on se déconnecte. Chaque fois en moins d'une demi-heure. Sans éveiller l'attention.

Jägerskiöld hocha la tête. Il la hocha un bon moment, puis dit :

— Si on doit déranger notre PDG sur Ornö, il faut me garantir que tu ne t'es pas trompé, Horn. *Garantir*.

— Je comprends, dit Gustaf, mesurant l'enjeu.

Être ou ne pas être.

Travailler ou ne pas travailler dans l'informatique pour le restant de ses jours.

— Alors ?

— Je vous le garantis.

— Ne quitte pas.

Gustaf Horn resta au bout du fil et, dans ce brusque silence, le doute le tarauda à nouveau. N'avait-il pas agi avec un peu trop de précipitation ? Aurait-il dû vérifier encore ? L'image sauta un peu, puis un nouveau visage s'afficha.

Gustaf n'avait encore jamais vu le PDG de Bionovia Hannes Grönlund. Ce qui le frappa d'emblée était son air juvénile. Une barbe de hipster et un tee-shirt fripé qui proclamait : *My t-shirt is more ironic than yours*. Un cocktail bleu néon à la main, il était sur le pont d'un yacht, avec, à l'arrière-plan, un gigantesque hors-bord noir de trois cent cinquante chevaux.

— Non, Peder, dit-il en trempant les lèvres dans son cocktail. Ce n'est pas ce qu'on avait convenu.

— *Force majeure*, dit Jägerskiöld dans la fenêtre voisine.

Hannes Grönlund posa son cocktail, fit un geste agacé avant de disparaître de l'image, ne laissant voir que le ciel bleu. Puis il réapparut et lâcha :

— *Give it to me.*

— Au moins trois intrusions de niveau huit ces six derniers mois.

— Qui dit ça ?

— Le remplaçant, dit Peder Jägerskiöld.

— Un remplaçant pour l'été au département de sécurité informatique ?

— Oui, il est en ligne avec nous.

Gustaf Horn sentit le regard de la fenêtre de droite se tourner droit sur lui.

— Gustaf Horn, se présenta-t-il.

— Et qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda sèchement Hannes Grönlund.

— Des intrusions, en effet, bien camouflées.

— On peut en deviner l'origine ?

— Non, et je n'ai jamais rien vu de semblable. J'ai juste repéré un schéma. Trois visites d'ordinateurs autorisés – qui restent pour de longues sessions, normales, de plusieurs heures – suivies immédiatement de trois plus courtes. Apparemment en provenance des mêmes ordinateurs. Et l'un d'eux est, euh… vous.

— Qui, vous ? Le nôtre ?

— Le vôtre.

— Le mien ?

— Le 4 mars, l'ordinateur enregistré au nom de Hannes Grönlund est resté logué au niveau huit pendant deux heures et quatorze minutes. Quatre minutes plus tard, le même ordinateur entre à nouveau, cette fois pour vingt-deux minutes. Comme si vous aviez oublié quelque chose, que vous aviez besoin de compléter. Sauf que le même schéma se répète – également à quatre minutes d'intervalle – à partir de deux autres provenances.

— Quoi ? fit Hannes Grönlund. Quelqu'un pêche l'identité et les codes d'accès de celui qui vient de se loguer ?

— Oui, confirma Gustaf Horn. Sauf que ça a plutôt l'air de se passer *pendant* que la personne autorisée est connectée. On attend que cette personne se délogue, puis on vole son identité et on se reconnecte. Quatre minutes plus tard.

— Mais bordel ! éclata Grönlund. Peder ?

Dans la fenêtre de gauche, le chef de la sécurité Peder Jägerskiöld se racla la gorge. Tenant toujours de sa main libre son club de golf, la crosse à présent sous le menton.

— Un schéma, finit-il par dire. Excellent boulot de Gustaf Horn, mais maintenant, il faut que nous parlions nous aussi d'autres schémas, Hannes.

— Encore une fois, très bien observé, Gustaf. On en reparle bientôt. Tu ne dois à aucune condition en parler à qui que ce soit, Gustaf, j'espère que tu le comprends ?

— Je comprends, dit Gustaf Horn.

— Bien. Nous reviendrons bientôt vers toi au sujet des mesures à prendre. Tu coupes Gustaf, Peder ?

— Absolument, dit Jägerskiöld.

Les images disparurent des deux fenêtres, remplacées par des motifs géométriques. Le son aurait dû lui aussi être coupé.

Mais ce ne fut pas le cas. Jägerskiöld devait s'être emmêlé les pinceaux. Durant les premières répliques, Gustaf Horn se demanda s'il n'aurait pas dû couper, par souci de discrétion. Mais il s'en garda bien, et continua à écouter.

— Et il faut que ce soit un remplaçant pour l'été qui le découvre, Peder ? fit la voix de Hannes Grönlund.

— En un sens, c'est regrettable bien sûr, admit Peder Jägerskiöld. Mais bien, d'un autre côté.

— Bien ?

— La fuite reste circonscrite. Si ce petit morveux espère retrouver un job dans l'informatique, il fermera sa gueule. Ça, il l'aura pigé.

— À quoi ont-ils eu accès ?

— Aucune idée. Je vais me renseigner sur-le-champ.

— Après ta partie de golf ?

— Naturellement pas. Je vais tout de suite me mettre sur une connexion sécurisée.

— Je parie que ce sont les Chinois, dit Grönlund.

— Probablement, dit Jägerskiöld. Ça doit être quelque chose comme la quinzième tentative. Il ne s'agit quand même pas du projet Myo ?

— Il est au niveau huit. Le risque existe. Tu as dit que tu pouvais le protéger.

— Mais bordel ! s'exclama Jägerskiöld. Vous deviez mieux le sécuriser. Le diviser. J'ai pourtant essayé de vous l'expliquer.

— Là, tu n'es pas en position de reprocher quoi que ce soit, Peder. C'est *ton* système de sécurité qui a merdé. C'est *mon* projet qui a été volé. Est-ce que tu as la moindre idée de ce qu'on a investi sur le projet Myo ?

— Je suis conscient de ce qui s'est passé.

— Et alors, quel sera le coup suivant ?

Le chef de la sécurité Peder Jägerskiöld soupira profondément. Puis dit :

— Bon, s'il s'agit des Chinois, je ne sais pas jusqu'où peuvent plonger mes contacts.

— Tu ne peux quand même pas dire sérieusement qu'on va devoir s'adresser à… ?

— Non, non, non, bordel ! On n'en est pas là. Mais…

— Mais ?

— Mais nos prestataires ne peuvent pas complètement garantir cette partie du monde.

— Pourquoi on les paie, alors ?

— Parce qu'ils sont les meilleurs. Mais les Chinois…

— La police, alors ?

— Non, je vais régler ça. Nous devrions assez vite pouvoir savoir si ce sont, euh… les militaires.

— Deux jours, Peder. Pas plus. Ensuite je vais à la police.

— J'entends, dit Peder Jägerskiöld.

Puis les deux fenêtres disparurent de l'ordinateur de Hornsberg. Gustaf Horn regarda son écran vide. Longtemps, avant de lever les yeux. Son regard glissa sur le lac d'Ulvsunda et, soudain, il se retrouva dans le château de Hornsberg. La reine venait de lui offrir le terrain, il avait engagé l'architecte réputé Jean de la Vallée pour placer à la pointe ouest de Kungsholmen une réplique de Riddarhuset, et, tout en haut du château, il contemplait les eaux scintillantes. Pendant un bref instant, il régna sur Stockholm.

Hornsberg m'appartient, pensa Gustaf Horn.

Et il revint à son écran d'ordinateur.

LOS INDIGNADOS

Madrid, vingt-trois juillet

Il n'aurait pas dû être étonné. Il avait beaucoup lu à ce sujet, suivi attentivement la situation jusqu'à la mi-mai. Ensuite, son univers avait été ébranlé. Le monde extérieur avait été englouti par une bande organisée qui contrôlait des mendiants à travers toute l'Europe. Il s'était cassé une côte en rattrapant au vol une boule de verre contenant l'enfer et son fils aveugle lui avait démoli les autres à force de sauter dessus.

Bref : Felipe Navarro était tout simplement en congé maladie chez lui, à Madrid. Et voilà qu'aujourd'hui, à la tombée du jour – sur la Puerta del Sol, la grande place au cœur de Madrid, le nombril de l'Espagne –, les cortèges de manifestants affluaient de tout le pays.

Il n'aurait pas dû être étonné, mais la force du mouvement, sa détermination et son énergie étaient bouleversantes. Et puis il avait la tête ailleurs. La veille, une version noire et pervertie des mêmes forces, détermination et énergie, avait frappé un pays du Nord de l'Europe jusque-là préservé. Un extrémiste norvégien fou à lier avait assassiné un nombre encore inconnu de personnes, surtout des jeunes, à Oslo et aux alentours. Et cette énergie noire avait volé toute l'attention médiatique à sa version lumineuse.

Et celle-ci était ici. En Espagne.

Un pays qui en avait eu assez. Le chômage était le plus haut d'Europe, la crise financière avait frappé plus durement qu'ailleurs et une corruption persistante et inventive des principaux

partis politiques était sans arrêt révélée. La liste pouvait être allongée à l'envi : Felipe Navarro voyait – à distance – son pays se déliter.

Sauf que cette distance était à présent abolie. Il était de retour de La Haye pour la première fois depuis quelques années et ce qui le frappait était la souffrance. La souffrance dans la rue. La souffrance de ne pas encore avoir trouvé d'équilibre politique après des décennies de dictature, la souffrance de voir cette démocratie fragile, encore au berceau, tombée entre les mains d'individus ne cherchant qu'à se sucrer.

Cette souffrance avait fini par déborder. Inspirée par le printemps arabe (qui semblait ne jamais devoir s'épanouir en un été), la plateforme numérique *Democratia real YA* s'était diffusée sur divers réseaux sociaux espagnols. Avec le slogan "Démocratie réelle MAINTENANT", on avait utilisé Twitter et Facebook pour appeler à des manifestations dans plus de cinquante villes espagnoles le 15 mai : le *Movimiento 15-M* était né.

Rien qu'à Madrid, cinquante mille manifestants s'étaient rassemblés et, sur la Puerta del Sol, les Indignés – *Los Indignados* – avaient décidé d'occuper la place jusqu'aux élections qui avaient lieu une semaine plus tard. Le hashtag #spanishrevolution faisait florès sur Twitter. L'ambiance était survoltée dans tout le pays. Les manifestations continuaient dans une dizaine de villes.

Peu à peu était née l'idée de fédérer les protestations en une sorte d'œuvre d'art, des personnes en marche venant de seize villes, formant comme les tentacules d'un poulpe géant convergeant tous ensemble de tous les coins du pays vers la Puerta del Sol à Madrid à une date donnée. Le 23 juillet.

Aujourd'hui.

Les cortèges arrivaient de Valence à l'est, de Santander, Bilbao et Pamplune au nord, de Saint-Jacques-de-Compostelle, Vigo, El Ferrol, Avilés et Gijón au nord-ouest, Cádiz au sud, Málaga et Motril au sud-est, de Barcelone au nord-est, plus la route N-II en provenance de Saragosse et la colonne de Murcia.

Et alors – comme Felipe et Felipa Navarro dégustaient quelques tapas en terrasse sur la Puerta del Sol, Félix devant eux dans sa poussette, dans cette lumière enchanteresse si particulière

que prend l'air juste avant le crépuscule –, alors ils arrivèrent. Lentement mais sûrement – très sûrement –, le poulpe déroulait ses tentacules. La protestation avait trouvé son centre, là d'où partent toutes les routes d'Espagne.

La Puerta del Sol.

Après un mois de route, la *marcha popular indignada* semblait assez éprouvée. Pourtant, elle dégageait la même force qu'un coureur de marathon : le corps épuisé, mais l'âme invincible.

La place était à peu près déserte quand la famille Navarro s'y était attablée. Puis ils avaient déferlé de toutes parts, rejoints plus ou moins spontanément par des Madrilènes en goguette. À la tombée du jour, on hissa dans les cieux immenses une énorme banderole qui rassemblait la foule sous son slogan :

BIENVENIDA, DIGNIDAD.

Felipe et Felipa se regardèrent. Là, au milieu de la place, ils sentirent – ensemble – qu'ils étaient revenus à Madrid. En Espagne. À la maison.

Leur fils Félix était pour la première fois dans ce qui était malgré tout sa patrie, et quelque chose avait changé dans son comportement. Félix était totalement aveugle et, à un an, il n'avait jamais entendu personne d'autre que ses parents parler espagnol. C'était différent, à présent. D'un coup, il était plongé dans ces sons familiers. D'un coup, il entendait sa langue maternelle – qu'il ne maîtrisait pas encore – parlée partout. C'était intéressant de l'observer.

Bien sûr, *intéressant* n'était pas le mot juste. C'était plutôt saisissant, profondément émouvant.

Avec un pincement au cœur, Filipe Navarro voyait son fils aveugle arriver chez lui.

Plus question d'essayer de parler : à présent, la langue était partout. Les slogans d'abord épars et faibles se renforçaient, de plus en plus unis. Felipe observait son fils tandis que le son s'amplifiait. Les mots se formaient, des mots qui parlaient de dignité, de valeur humaine, de démocratie, de solidarité, de la possibilité d'une société remise debout. Et le tout en espagnol.

Felipe Navarro essayait de comprendre ce qu'entendait son fils. Comment il percevait ce soudain orage de sa langue maternelle. Sa bouche était ouverte, comme s'il se laissait traverser

par la langue, la laissait déferler librement à travers son corps, comme si, au moment même où il arrivait chez lui, il était également chassé de sa propre langue. Car le niveau sonore sur la Puerta del Sol avait franchi le seuil de la douleur. En tout cas pour un enfant aveugle d'un an.

Felipa Navarro adressa un geste à son mari. Il le comprit, même si la voix censée l'accompagner manquait, alors qu'il était évident qu'elle criait. Il y avait quelque chose de profondément effrayant, existentiellement effrayant, à entendre cette bouche aimée crier sans qu'un seul filet de voix n'en sorte. Pourtant, il comprit. Il fallait qu'ils partent avant que le bruit ne devienne trop fort pour Félix. Mais le geste de Felipa contenait encore autre chose. Felipe n'arrivait pas vraiment à l'interpréter, mais il devait l'inviter à rester. Elle allait rentrer avec Félix chez sa mère, où ils passaient des nuits de plus en plus à l'étroit, et lui, Felipe, resterait là.

Il lui adressa à son tour un geste qui pouvait paraître interrogatif. En tout cas l'espérait-il.

Mais elle confirma. Pas certain de bien interpréter son expression, il y lut quelque chose comme : "L'Histoire est en train de se faire, je sais que tu veux rester." Mais à vrai dire, il n'en avait aucune idée.

Elle se leva de sa chaise de café qui ne ressemblait presque plus à une chaise de café, saisit la poussette et s'en alla. Il les regarda se faufiler dans une rue adjacente et remonter le courant pour s'éloigner de la foule. En sécurité.

Felipe Navarro ne pouvait plus rester sur sa chaise. La terrasse avait été engloutie par la foule. Sa chaise emportée vers le monument aux armes de Madrid, l'ours et l'arbousier, et lui-même se déplaçait inexorablement dans la même direction. Il était aspiré vers ce qui semblait de plus en plus être le point de convergence des différents cortèges. Une sorte de réunion était en cours, les huit bras du poulpe se retrouvaient après avoir marché des mois, seize villes espagnoles échangeaient leurs expériences. Navarro observait à distance. Il entendait circuler le concept *El libro del Pueblo* et comprit qu'on était en train de rédiger une sorte de cahier de doléances. La majeure partie de la foule ne semblait cependant intéressée ni par ce

livre du peuple, ni par le centre du poulpe : on voulait s'asseoir, s'installer, dormir même, peut-être. Navarro se retrouva prisonnier du maelstrom de la foule qui l'emportait loin de la Puerta del Sol, vers l'est, jusqu'au Paseo del Prado, où des campements provisoires avaient été installés pour les milliers et milliers de manifestants venus des quatre coins du pays. On lui proposa un lit de camp, qu'il refusa poliment, et il trouva enfin un peu de calme. Accroupi à côté d'une des tentes montées près du musée du Prado, tandis qu'il promenait les yeux sur les couchages où des manifestants plus âgés mais aussi des jeunes s'effondraient morts de fatigue, il réalisa que la foule l'avait transporté sur près d'un kilomètre. C'était la première fois de sa vie qu'il éprouvait pour de bon – dans son corps – la force du peuple. La force de la masse.

C'est alors qu'il vit un homme qui n'en faisait pas partie.

Bien sûr, les manifestants étaient un groupe hétérogène, un échantillon de l'Espagne frappée par la crise financière : on y trouvait aussi bien des professeurs d'université que des lycéens, des médecins que des mineurs, des ingénieurs que des aides-soignantes. Mais pas ce type-là. Pas ce type d'individu qui se déplaçait entre les tapis de sol. Là, l'individu était accroupi à côté du lit de camp d'un homme roux avec lequel il avait une sorte de conversation. Ils parurent même échanger quelque chose, et l'homme en costume prit des notes dans un petit carnet.

Sa première intuition fut qu'il s'agissait d'un policier en civil. Ce n'était pas inhabituel dans les manifestations. Sans parler d'infiltrés, des policiers habillés comme tout le monde essayant de saisir une situation critique. Pourtant, ça ne collait pas vraiment. Felipe Navarro s'était déjà avancé de quelques pas pour demander à son collègue qui il était quand il s'arrêta. Quelque chose clochait.

Et impossible de mettre le doigt dessus. Il n'avait absolument rien d'un délinquant, ce n'était pas un de ces petits voleurs qui profitent des rassemblements pour glisser leurs doigts dans les poches et les sacs à main. Non, cet homme accroupi dont le visage était à peine visible à la tombée de la nuit n'était pas un pickpocket. Il n'était sûrement pas un manifestant, mais pas non plus un policier. Pas vraiment.

Mais il avait très clairement eu un échange avec le rouquin. Quelque chose avait changé de mains. Quelque chose avait été noté. Et ça suffisait.

Ça ne collait pas. Mauvaise perspective. Felipe Navarro aurait dû lever les yeux pour contempler Madrid, ville de son enfance, de toute sa vie, s'imprégner de cette ambiance qu'il n'avait plus sentie depuis longtemps : la marée abrupte de l'optimisme, le déploiement hésitant d'un changement possible.

Mais non. Ce n'était pas le citoyen qui réagissait, mais le policier. Et le policier en lui voyait cet homme accroupi, qui ne lui revenait pas. Le policier aurait dû être la part rationnelle de Felipe Navarro, le citoyen optimiste la part irrationnelle. Mais il n'y avait rien de rationnel dans sa décision de suivre l'homme accroupi qui ne l'était d'ailleurs plus. Il s'était relevé et mis à marcher dans la rue avant même que Navarro ait le temps de réfléchir à sa décision. Il le suivait, tout simplement.

Son costume était un peu trop élégant pour un policier en civil, la chose était claire, et ses chaussures trop chères. Tandis que l'homme se frayait un passage dans la foule sur le Paseo del Prado, Navarro se dit qu'il faisait penser à un garde du corps. Un garde du corps américain, un agent du Secret Service qui surveille le président sans jamais quitter ses lunettes noires. Cependant, cet homme-là ne portait pas de lunettes de soleil et, quand il fendait la foule, il était évident qu'il ne protégeait la vie de personne. En tout cas pas pour le moment. En revanche, il semblait avoir eu une affaire précise à régler dans le camp des manifestants.

Felipe Navarro descendit le Paseo del Prado sur ses talons puis le suivit dans une rue assez étroite qui parvenait à ressembler à une allée d'arbres d'essence inconnue. Tandis qu'il suivait l'homme à travers la foule, il se demanda un instant ce qui arriverait quand les arbres de la Calle de las Huertas grandiraient. Il n'y aurait plus de place pour aucun immeuble.

Heureusement, l'homme élégant était facile à suivre : dépassant d'au moins dix centimètres, sa tête presque chauve flottait comme une bouée à la dérive à la surface de la marée humaine. À mesure qu'ils s'éloignaient du Paseo del Prado, la foule se faisait moins dense. Il devenait plus facile d'avancer mais aussi

de se faire repérer. Certes, Navarro n'était pas vêtu comme un policier – aucun policier avec un tant soit peu de dignité ne porterait ce genre de short à grosses fleurs – mais il se doutait qu'il dégageait malgré tout une légère impression policière.

La rue s'élargissait un peu, mais les arbres suivaient et, même quand elle se transforma en place, leur alignement symétrique ne céda pas un pouce. Après la Plaza Ángel, une grande rue remontait jusqu'à la vaste surface étrangement déserte de la Plaza Mayor, bordée dans le crépuscule de restaurants et de terrasses de cafés pleins à craquer de gens qui parlaient de *Democracia real YA*, du *Movimiento 15-M* et de *Los Indignados*.

L'élégant traversa la place en traçant une parfaite diagonale, et c'est alors que cela se produisit. Comme l'homme disparaissait au coin d'une rue de la vieille ville, Felipe Navarro se mit à courir. Il ne savait toujours pas bien ce qu'il était en train de faire. Il n'était pas homme à suivre une intuition, à agir au flair. Il se répétait pour s'en convaincre qu'il s'agissait d'une décision rationnelle – peut-être encore vague, mais pas moins rationnelle – mais en arrivant dans la ruelle pour voir l'inconnu tourner au coin d'une autre rue, il sentit la décharge d'adrénaline. Quelque part en lui mijotait une question : Pourquoi ? *Pourquoi* l'adrénaline déferlait-elle soudain en lui, le faisant agir autrement ? Que se passait-il ? Dans son cerveau ? Son cœur ?

Son ventre ?

C'est en voyant l'élégant sortir une carte et la passer dans un lecteur à côté d'un porche anodin que la première dose d'adrénaline traversa Felipe Navarro. Mais quand l'homme se pencha en fixant le mur, la deuxième se produisit, encore plus forte. Comme une bouffée d'ammoniaque pour un boxeur groggy.

Après avoir saisi un code, l'élégant disparut dans l'immeuble. C'était un bâtiment vraiment vieux, dans une des parties les plus anciennes de la bourgade des hauts plateaux devenue soudain à son grand étonnement le centre de la plus grande puissance coloniale du monde au début du XVII^e^ siècle. Felipe Navarro se glissa dans la rue et, plus il approchait du porche, plus il lui devenait clair que l'immeuble était fortifié.

Peut-être pas fortifié, d'ailleurs, mais extrêmement bien surveillé. Il aperçut quelques trous dans la façade qui n'avaient rien à y faire et, en passant devant – avec la plus grande nonchalance possible – il put deviner ce vers quoi l'élégant s'était penché. Il avait eu l'air de quelqu'un de très myope cherchant à lire quelque chose près des sonnettes, mais non. Navarro ne reconnut peut-être pas vraiment le boîtier qui jouxtait la porte, mais il comprit de quoi il s'agissait. Ce n'est pas la seule chose qu'il vit en jetant un œil volontairement distrait à droite du porche. Il lut aussi le nom d'une entreprise. Polemos Seguridad S.A. Puis il passa son chemin. Peu vraisemblable qu'un homme en short à grosses fleurs se fasse repérer sur les films de vidéosurveillance.

Car c'était naturellement ce à quoi servaient les trous dans la façade au-dessus du porche : abriter des caméras. Et le boîtier latéral devant lequel l'homme s'était penché était sans doute un lecteur d'iris ou de rétine.

En regagnant la Plaza Mayor, Felipe Navarro réfléchit en ces termes : pourquoi un homme en costume sur mesure appartenant à la société de sécurité privée particulièrement bien protégée Polemos Seguridad S.A. frayait-il avec des manifestants qui venaient d'entrer dans Madrid après un mois de cortège de protestation en provenance de diverses villes d'Espagne ?

Felipe Navarro s'arrêta. Adossé à un mur médiéval, il songea aux lits de camp. Il eut la vision d'un jeune homme aux cheveux roux. Alors il s'élança.

Il courut à travers les ruelles jusqu'à la Plaza Mayor, se fraya un passage par la Plaza Ángel dans une Calle de las Huertas de plus en plus encombrée de monde. En vue du campement, la foule était plus dense que jamais. Il fendit la marée humaine jusqu'aux tentes provisoires. Il était difficile de s'orienter, mais il avait le musée du Prado comme repère. Après avoir erré un moment parmi les couchages, il finit par trouver. Sur le lit de camp devant lequel l'homme élégant s'était accroupi était couchée une personne à capuche. Il alla s'accroupir comme l'autre s'était accroupi. La silhouette à capuche se retourna et Felipe Navarro se retrouva nez à nez avec le visage étonné d'une vieille femme. Il se releva, s'excusa, recommença à errer

parmi les couchages dispersés au hasard. Ce n'est qu'en entendant un des manifestants cracher "sale flic" entre ses dents que Felipe Navarro s'arrêta enfin.

Il ne savait toujours pas ce qu'il faisait.

À part que cela lui semblait important.

CIMITERO DEL VERANO

Rome, vingt-quatre juillet

Il n'y avait rien à enterrer. Le contenu du cercueil qui franchissait si solennellement le portail majestueux du cimetière ne pouvait même pas être qualifié de fragments. Plutôt quelques cellules, quelques raclures d'ADN.

C'était une journée d'été brûlante à Rome. Le soleil semblait rayonner des façades, quelques pigeons durs à cuire roucoulaient mollement et le corbillard s'enlumina de reflets éblouissants juste avant de s'engouffrer sous l'imposante arche centrale.

Paul Hjelm suait dans un des véhicules du cortège. Il promena ses yeux sur les deux banquettes arrière en vis-à-vis. Ils étaient quelques-uns à être venus. Bien tristes à voir.

Ce qui ne donnait probablement qu'une pâle idée de sa propre mine.

Comme la vie avait changé, en quelques jours seulement. Pendant deux ans, il avait cru avoir envoyé deux collaborateurs à la mort. Mais à l'instant même où quelqu'un lui faisait parvenir par mail un film – qui fournissait une preuve de vie des deux présumés morts –, une autre de ses subordonnés périssait dans une explosion. Donc, désormais, il n'avait envoyé à la mort qu'*une* de ses collaboratrices. Une autre. Dont les restes entraient à présent dans le plus grand cimetière de Rome.

Donatella Bruno, la belle Romaine sophistiquée qu'il avait arrachée à son antique séjour pour l'attirer dans le Nord barbare

et s'en servir d'appât contre un mafioso haut placé avait sans doute été condamnée à mort pour cette raison. À cause de la décision de Paul Hjelm.

Ce fardeau pesait sur ses épaules.

Jutta Beyer le voyait. Hjelm croisa son regard. Insoutenable, cette expression de pitié sur le visage de celle qui était peut-être sa subordonnée la plus douée, mais ce n'était pourtant rien comparé aux yeux des parents de Donatella à l'église, quelques minutes plus tôt. Ils n'accusaient personne d'autre que Dieu, mais suggéraient pourtant qu'il aurait dû la protéger : il était malgré tout son chef.

Ou bien c'était lui qui interprétait.

Il interprétait beaucoup dans tous les sens en ce moment. Il traversait des journées difficiles. Parfois, il regrettait de n'être pas un vrai chef, un dur élevé dans des internats où toute tendance à l'empathie aurait été tuée dans l'œuf par des bizutages bien sentis. Sauf qu'il ne le regrettait pas vraiment. Il lui aurait sans doute été plus facile de traverser des journées pareilles – mais le reste de sa vie aurait été un enfer.

Non, il fallait qu'il traverse cette période tel qu'il était. Et qu'il résolve cette affaire oubliée des dieux.

À côté de Jutta Beyer était assis Arto Söderstedt, le vieux complice de Hjelm depuis des temps immémoriaux. Son expression était comme d'habitude impénétrable. Toutes ces années à le fréquenter auraient dû rendre Hjelm plus réceptif à son air absent et distrait, mais ce n'était pas le cas. Pas vraiment. En même temps, ne pas savoir à quoi s'en tenir avec Arto Söderstedt avait quelque chose de rassurant.

Le cortège funèbre passa devant un monumental empilement de tombes qui formaient la paroi verticale d'un gigantesque mur. Cadavres sur cadavres. "Le mur des morts" semblait à Paul Hjelm à l'image de sa vie : cadavres sur cadavres. Et le seul coupable, c'était lui.

Naturellement, cette idée avait quelque chose de macabre, deux jours après la monstrueuse tuerie de masse en Norvège, mais c'est pourtant ce qu'il avait dit lors de son premier rendez-vous avec sa psychiatre. Deux jours seulement après le meurtre de Donatella Bruno – une fois les premières constatations

ficelées tant bien que mal et alors que sa nouvelle mais ô combien négligée épouse Kerstin Holm était encore avec lui à La Haye –, le directeur d'Europol l'avait envoyé plus ou moins d'office consulter "une des psychiatres policières les plus expérimentées d'Europe". Une petite brune prénommée Ruth, dont il avait encore du mal à mémoriser le nom de famille. Il lui avait demandé de but en blanc :

— Comment devient-on une des psychiatres policières les plus expérimentées d'Europe ?

À quoi Ruth avait rétorqué :

— Ce salaud a dit "expérimentée" ? Pas "éminente" ?

Après ça, leur collaboration avait dépassé toute attente. Il déblatérait, elle dérangeait sa déblatération.

Dès le premier jour, il avait été entendu qu'il pouvait tout dire à Ruth, elle s'en tenait à cent pour cent à son devoir de réserve. Mais il lui arrivait bien sûr d'hésiter : pouvait-il vraiment lui faire confiance ?

Il jeta un coup d'œil de côté, abandonnant le souvenir de Ruth. Le Cimitero del Verano était un endroit stupéfiant. Une énorme œuvre d'art baroque italien où les survivants rivalisaient à mort pour attirer l'attention sur leurs ancêtres. Des corps sculptés vrillés sur leur axe, des caveaux formés en entrées de grottes archaïques, des figures mythologiques concurrençant les archétypes chrétiens, la chair périssable transformée en pierre, instants figés qui semblaient vouloir lutter contre le cours inexorable du temps.

Paul Hjelm aurait voulu pouvoir apprécier la vue. Au lieu de quoi il regarda Marek Kowalewski à côté de lui, silhouette lourde de paysan, le nez bandé. Il semblait fasciné par les excès du catholicisme, très loin de sa Pologne natale. Leurs yeux se croisèrent un instant. Ils ne contenaient que du chagrin. Chagrin pour cette collègue assassinée avec une brutalité infinie, chagrin de ne pas trouver de vraie consolation à savoir les anciens collègues Fabio Tebaldi et Lavinia Potorac encore en vie : le film montrait deux personnes au seuil de la mort. Retenues en otages depuis deux ans dans des conditions effroyables par la 'Ndrangheta calabraise.

Pour autant qu'il s'agisse bien d'eux.

Une fois la fumée de l'explosion dissipée dans l'appartement de Donatella Bruno, quand un ADN étranger avait été détecté parmi les restes carbonisés, Hjelm avait fait le rapprochement avec le *signal*.

C'était une longue histoire.

Donatella Bruno avait réussi à faire avaler avec une bière une micro-puce à un mafioso connu sous le nom d'Antonio Rossi. Quelques jours durant, les déplacements de Rossi avaient pu être suivis jusqu'en Calabre, puis le signal avait disparu. Pour réapparaître brièvement quelques jours plus tard, quelques secondes seulement, localisé *exactement au domicile de Donatella*, ce qui pouvait bien sûr être une erreur technique. Pourquoi l'émetteur avalé par Antonio Rossi se trouverait-il soudain chez Donatella Bruno à La Haye ? Et pourquoi s'était-il aussi brusquement réactivé ? Et s'il s'agissait bien de Rossi, pourquoi se faire sauter en même temps que sa victime ? L'ADN étranger retrouvé sur place était-il seulement celui de Rossi ? Ne s'agissait-il pas d'un peu d'acide désoxyribonucléique traînant là par hasard, par exemple depuis que le plombier était venu réparer un robinet ? Mais quand la comparaison avec l'ADN retrouvé à Amsterdam dans une maison tout aussi brûlée s'était avérée positive, une explication avait commencé à se faire jour. C'était la maison où Rossi avait habité plusieurs mois. Les traces d'ADN retrouvées dans cette maison correspondaient à celles relevées dans l'appartement de Donatella. Combiné au réveil soudain du *signal*, cela suggérait le scénario suivant, qui était pour l'heure leur hypothèse de travail privilégiée :

Antonio Rossi est approché dans un bar d'Amsterdam par Donatella Bruno. Il essaie de la draguer, elle largue une micro-puce dans sa bière et s'éclipse. Le second de Rossi est présent et tout porte à croire qu'il s'envole peu après avec lui pour la Calabre. Le signal continue d'émettre pendant un certain temps, probablement jusqu'à ce que la puce soit découverte. Rossi prend sans doute immédiatement une balle dans la nuque, la puce est extraite de son ventre et neutralisée. On persuade peut-être son second d'essayer de se souvenir quand et où Rossi a pu avaler cette puce ? Peut-être se souvient-il alors du bar à Amsterdam ?

Peut-être passe-t-il alors en revue les photos de toutes les policières italiennes connues par la mafia, et finit par identifier Donatella Bruno ? Peut-être envoie-t-on alors une partie du corps d'Antonio Rossi – par exemple la tête – dans un paquet adressé à Donatella ? Peut-être la puce est-elle réglée pour s'activer à l'ouverture du paquet, mais pas seulement ? Peut-être cela déclenche-t-il aussi une bombe ?

C'était donc l'hypothèse A : que Donatella ait été identifiée grâce à sa présence dans le bar d'Amsterdam. Mais il y avait aussi une hypothèse B, plus tortueuse. Rien à voir avec le bar, mais avec les théories officieuses de Donatella Bruno sur le fait que Tebaldi et Potorac étaient peut-être encore en vie. Le film les montrant tous les deux *à peu près* vivants avait été envoyé à Paul Hjelm au moment précis de l'explosion. Et les paroles de Donatella lui tournaient à présent dans la tête : "Je ne crois pas qu'il s'agisse de la 'Ndrangheta."

La voiture s'arrêta. Près d'une tombe fraîchement creusée, dans un coin modeste de l'immense cimetière, un curé attendait déjà en tenue d'apparat. Le cercueil fut sorti du corbillard, les porteurs étaient prêts. Quand la portière s'ouvrit, Paul Hjelm sentit une main se poser sur son avant-bras. Il se tourna et croisa le regard de Corine Bouhaddi au-dessus d'un nez bandé et d'un visage couvert de bleus. Elle lui adressa un hochement de tête, brève consolation qui le soulagea un peu au moment de sortir de la voiture.

La petite délégation d'Opcop venue de La Haye se rassembla autour de la tombe. Il y avait Hjelm, Beyer, Söderstedt, Kowalewski, Bouhaddi, regards baissés vers le cercueil posé au bord de la tombe béante, tandis que le prêtre entonnait :

— Seigneur Jésus-Christ, tu as toi-même reposé trois jours dans la tombe avant de te relever de parmi les morts. Ainsi, tu as béni le repos du tombeau pour ceux qui croient en toi. Toi qui es la résurrection et la vie, nous te prions : fais que Donatella Bruno repose en paix dans ce tombeau jusqu'au matin de la résurrection et fais qu'alors elle s'éveille dans ta lumière éternelle et te voie face à face, pour toujours. Toi qui es vivant et règnes pour les siècles des siècles.

Et tous répondirent :

— Amen.

Le tout traduit en direct par Arto Söderstedt, dont l'italien était tout à fait acceptable. Ou alors c'était une pure improvisation de sa part.

Paul Hjelm dit à sa psychiatre Ruth :

— Les cadavres s'empilent. Et le seul coupable, c'est moi.

Ruth répondit :

— Probablement. Mais développez un peu.

Et il développa. Parla de choses qu'il n'aurait jamais pu soupçonner. Du côté obscur du leadership. Du fait de ne jamais savoir s'il avait bien fait. De la solitude de l'exil volontaire. De toutes les frustrations de la solitude. De la proximité constante de la mort. De la violence nécessaire pour empêcher une violence supérieure. De l'impression que le globe terrestre était une grenade dégoupillée que la main pouvait lâcher d'une seconde à l'autre. C'est alors seulement que Ruth intervint :

— La main ?

Hjelm interrompit sa tirade et dit :

— Oui, si on lâche une grenade dégoupillée, elle…

— Métaphore banale. Mais cette *main*, qui la tient, à qui est-elle ?

Là, il s'arrêta. Se tut. N'était-ce pas là le nœud du problème ?

Le cercueil bougea. Il sursauta. Comme si de trop nombreuses pensées se superposaient. Les porteurs le soulevèrent au-dessus de la fosse qui exhalait une odeur intense de terre dans la chaleur du Sud. Le prêtre fit un signe de croix au-dessus de la tombe et dit :

— Je bénis ce tombeau au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Il l'aspergea d'eau bénite et poursuivit :

— Que Dieu qui t'a fait renaître par l'eau et par le Saint-Esprit parachève ce qu'il a commencé en toi en ton baptême.

Le tout d'après la traduction d'Arto Söderstedt.

Et le cercueil fut lentement descendu dans la tombe.

Paul Hjelm se sentait très petit. Aurait-il pu empêcher que cette vie soit soufflée ? Oui, en chargeant quelqu'un d'autre de pucer le mafioso dans le bar d'Amsterdam. Du moins si l'hypothèse A était la bonne. Mais si c'était la B ? Ce qu'il aurait alors

pu faire, c'était de mieux écouter Donatella Bruno, de sacrifier quelques minutes de son temps pour discuter avec elle de ses théories officieuses sur Tebaldi, Potorac et la 'Ndrangheta. Mais cela aurait-il alors suffi à la sauver ? Peut-être qu'en planchant sérieusement sur les éléments de son enquête parallèle, il aurait identifié une menace claire contre elle ? S'il l'avait interrogée en détail. Car de fait, il n'y avait pas l'ombre d'une telle menace dans les documents retrouvés dans son ordinateur du bureau. Son ordinateur personnel et la version papier de son enquête étaient partis en fumée. Il n'avait pas la moindre idée de son ampleur, mais il était très vraisemblable qu'elle avait conservé une copie de tous ces documents dans son ordinateur du bureau, dans un simple dossier intitulé "Privé".

Ce que ce dossier montrait, c'étaient les contacts de Donatella Bruno avec les services judiciaires antimafia italiens et tout particulièrement ceux qui avaient enquêté sur l'explosion du château où Tebaldi et Potorac étaient censés avoir trouvé la mort. Elle n'avait pas confiance en leur enquête – dans quelle mesure leur avait-elle fait part de ses doutes ? Les policiers enquêteurs avaient-ils compris qu'elle menait une enquête parallèle ? Étaient-ils réellement corrompus ? L'information sur son enquête parallèle avait-elle été transmise à la mafia ?

Peut-être Donatella était-elle déjà connue de la 'Ndrangheta quand elle avait été approchée par un de ses membres relativement haut placés, Antonio Rossi ? Peut-être avait-elle été reconnue dès le bar d'Amsterdam ?

D'un autre côté, ce n'était peut-être pas la 'Ndrangheta.

Elle n'y croyait pas.

Était-ce ça qui l'avait tuée ?

Le cercueil buta contre la terre sèche et craquelée du fond. Hjelm leva les yeux vers le ciel sans merci. Le soleil était une plaie ouverte, les questions sans réponse un amas de bactéries polyrésistantes en son cœur. Qui rendaient le soleil encore plus impitoyable.

Le soleil, plaie purulente du ciel.

Il regarda ses collaborateurs. Ils avaient adopté des postures d'affliction convenues, mais il était persuadé que leur chagrin était sincère. Il supposait cependant chez l'une d'entre

eux une peine un peu plus vive que les autres. Celle qui était longtemps restée sans partenaire et qui en avait trouvé une en Donatella. Corine Bouhaddi se retrouvait à nouveau seule. Il vit une larme formée au coin de son œil être absorbée par le bandage de son nez, qui rappelait un autre versant de l'enquête en cours.

Le prêtre jeta trois pelletées de terre dans le trou et dit d'une voix sourde :

— Tu es née poussière et tu redeviendras poussière. Le Seigneur Jésus-Christ te réveillera le jour du Jugement dernier.

Le Jugement dernier, songea Paul Hjelm.

Peut-être y était-il déjà ? Dans un monde où une policière membre d'une unité extrêmement secrète au sein d'Europol était assassinée aussi brutalement, où deux autres membres de cette unité étaient retenus en otages depuis près de deux ans dans des conditions effroyables, le jour du Jugement dernier n'était probablement pas très loin.

Sauf qu'il allait faire tout ce qui était en son pouvoir pour l'empêcher d'advenir.

— La main ? répéta avec insistance la voix de Ruth.

— Il me semble que vous vous perdez dans les détails.

— C'est mon boulot, pas le vôtre. "L'impression que le globe terrestre était une grenade dégoupillée que la main pouvait lâcher d'une seconde à l'autre." Passons sur la formulation un peu gauche : la main de qui ?

— Mais c'était juste une façon de parler. Une métaphore ratée.

— Je ne crois pas, non.

— Je ne sais pas, dit Paul Hjelm. La main des criminels ? Le monde entre les mains des criminels ?

— Mais dans ce cas, ce serait quelque chose de positif que la main lâche, non ?

— Considérez alors qu'il s'agit de *nous*.

— Nous ?

— Nous. La police. Nous qui essayons de préserver la démocratie.

— C'est ce que vous faites ?

— C'est ce que nous *devons* faire. À condition de ne pas…

— Oui… ?

— Lâcher prise…

— Qui, vous ?

— Moi, bordel. *Moi*.

— Vous avez l'impression d'être sur le point de lâcher prise ? Que le monde va alors exploser ?

— Non. Mais je me sens de plus en plus comme Don Quichotte. Je poursuis des moulins à vent. Je crois que ce sont des géants.

— Continuez.

— Là, ça devient intéressant, hein ?

— Allez, continuez.

— Je ne sais pas ce que je veux dire par là. J'ai juste l'impression de ne jamais arrêter aucun criminel. Mes enquêtes sont plus sophistiquées que jamais, mon équipe et moi avons recours à des techniques plus complexes que jamais pour attraper les gros bonnets. Et nous n'en cueillons jamais aucun. Je rase un sacré tas de moulins à vent, mais les géants sont toujours là. Personne n'arrive à atteindre les géants.

— Qui sont ces géants ?

— Tous ceux qui ont les moyens d'échapper à la justice.

— Et qui sont-ils ?

— Bien trop nombreux.

Le prêtre reprit la parole.

— Seigneur, montre ta miséricorde à notre sœur et ne juge pas ta servante, car malgré son imperfection, elle voulait obéir à ta volonté. Que celle qui était ici-bas une de tes fidèles s'unisse au ciel à tes anges et tes saints. En Jésus-Christ, notre Seigneur.

Et l'assemblée répondit :

— Amen.

Paul Hjelm regarda autour de lui dans le Cimitero del Verano. Où qu'il se tourne, le monde n'était qu'un immense cimetière.

Il finit par croiser leurs regards. Il y avait Paul Hjelm et Jutta Beyer, Arto Söderstedt et Marek Kowalewski et Corine Bouhaddi, et leurs regards étaient unanimes. Les autres endeuillés remerciaient le prêtre et commençaient à se retirer. Les fossoyeurs attaquèrent les tas de terre et, en rythme, commencèrent à en jeter des pelletées sur le cercueil presque vide de Donatella Bruno. Ça sonnait creux.

À la fin il ne resta plus qu'Opcop autour de la tombe. Paul Hjelm prit la parole :

— Notre promesse, Donatella, est d'arrêter ton meurtrier. Et de sauver Fabio et Lavinia. Voilà. C'est une vraie promesse.

Après un silence, il reprit :

— Il nous faut juste un peu nous améliorer.

Et Arto Söderstedt conclut :

— Amen.

PREMIÈRE DÉCLARATION

Aoste, Italie, vingt septembre

Ayant des raisons parfaitement naturelles d'effectuer cette déclaration par écrit plutôt qu'oralement, je décide de ne pas considérer cette autorisation spéciale comme une fleur. Pourtant c'est ainsi que vous m'avez présenté la chose, ce qui m'étonne, au regard de tout ce qui a précédé ces mots.

Des mois passés.

Les seules instructions que j'ai reçues : "Commencez par le commencement." Le problème, c'est que je ne sais pas où se situe le commencement. Quand tout ça a-t-il commencé ?

Une réponse est : à la nuit des temps. Quand l'homme a été suffisamment conscient de sa situation et a commencé à s'organiser en société, il n'existait pas de loi commune, mais des myriades de règles. Il n'y avait pas d'État, pas de bien public. C'était la loi du plus fort.

Alors, un homme s'est avancé et a édicté les premières lois du monde. Il était berger et esclave et a stupéfié les membres de la toute nouvelle colonie. Dans la panique, ils ont consulté l'oracle de Delphes, qui a juste répondu qu'ils devaient eux-mêmes se doter de leurs propres lois. Et voilà que ce berger se pointait soudain avec ses épaisses collections de lois écrites, prétendant qu'Athéna